

# Lénine à Kienthal

Edmond Peluso

*Source : Publié en 1924 en trois volets sous le titre général « Les journées de Kienthal » dans « l'Humanité » (mardi 21 juillet, p.2 ; mercredi 22 juillet, p.1., jeudi 23 juillet, p.2.). Notes MIA.*

**E**lles semblent s'effacer dans le voile du passé, un passé si lointain de guerres, de révolutions, de captivités, de moments de grands enthousiasmes, suivis de déceptions et de longues attentes. Et cependant, entre cette semaine de la Conférence de Kienthal<sup>1</sup> et aujourd'hui, huit années à peine viennent de s'écouler.

Le plus grand acteur de ces jours d'avril 1916, Lénine, alors presque inconnu du grand public a, comme un météore, accompli son cycle et puis est disparu. D'autres, dont le rôle a été divers, comme [Martov](#), [Brizon](#) et [Nathanson](#), ne sont plus de ce monde. La modeste [Ines Armand](#) repose sous la froide neige de la place rouge de Moscou. D'autres encore, comme [Axelrod](#) et [Frampolini](#) sont des morts vivants ; une autre partie est passée à l'ennemi ; quelques-uns seulement survivent à l'idée et continuent à lutter pour son triomphe.

Le temps a écarté les hommes qui ne sont que ses instruments, pour laisser toute la place à l'idée : quel long et rapide chemin n'a-t-elle pas parcouru depuis le 1<sup>er</sup> mai 1916 où apparut le manifeste de Kienthal ! Huit ans peuvent sembler une éternité aux spectateurs et aux auteurs de ces temps héroïques, mais en réalité, dans le cours de l'histoire, ils ne comptent que pour un instant.

## En route vers Kienthal

Tout était en flammes autour de nous ce matin d'avril où nous nous rendions par le train électrique de Lotschberg vers une destination à nous encore inconnue. De temps en temps, il nous semblait entendre comme un bruit mat mais bien lointain d'artillerie. C'est qu'en effet, à quelques centaines de kilomètres d'énormes masses d'hommes, Français et Allemands, se trouvaient engagés dans la mêlée et s'entr'égorgeaient, pendant que des engins terrifiants détruisaient en quelques secondes ce que les hommes avaient mis des siècles à ériger.

Le chemin de fer traversait des contrées illuminées de soleil et passait à travers des champs de cerisiers en fleurs, en côtoyant le pittoresque lac de Thoune. Nous montions, vers les sommets éternellement recouverts de neige des Alpes Bernoises comme pour chercher à planter au-dessus de la mêlée le phare devant apporter un peu de lumière dans ce monde plongé dans les ténèbres.

À une certaine station, dont le nom maintenant m'échappe, [Grimm](#), qui dirigeait l'expédition, nous dit de descendre. Devant la gare il y avait de longues voitures, des espèces de char-à-bancs, attelés de quatre chevaux qui nous attendaient. Dès que nous eûmes pris place, un peu tassés, l'étrange cortège se mit en route. C'est seulement alors qu'on prononça le nom du lieu où la Conférence devait se tenir. Nous allions à Kienthal !

---

<sup>1</sup> À Kienthal (localité suisse) s'est tenue, après celle de Zimmerwald, la Seconde conférence socialiste internationale contre la guerre impérialiste du 24 au 30 avril 1916. Elle a réuni 43 délégués de 10 pays (Russie, Allemagne, France, Suisse, Italie, Pologne, Norvège, Autriche, Serbie et Portugal). Le parti bolchevique y était représenté par Lénine, Radek, Zinoviev et Inessa Armand. La conférence adopta un manifeste « [Aux peuples qu'on ruine et qu'on tue](#) » dont le projet avait été rédigé par Trotsky, ainsi que [des résolutions](#) critiquant le pacifisme et le Bureau socialiste international.

## À l'auberge de l'Ours

Notre passage à travers les paisibles villages bernois apportait du trouble dans leur tranquillité et interrompait la monotonie de leur vie. Le claquement des fouets, la poussière que soulevaient les lourds véhicules, l'air étrange de ces voyageurs qui n'étaient ni des Suisses, ni des touristes à juger par notre aspect, les tirait de leur torpeur ; ils venaient, en entendant l'approche de nos voitures, sur le seuil de leur porte et nous regardaient passer avec un air peu différent de celui de leurs vaches qui, interrompant leur travail de mâchoires, soulevaient leur tête, comme collée au gazon, pour observer avec des yeux vides d'expression notre caravane en marche.

Après une montée de plusieurs heures, nous arrivâmes à *l'Auberge de l'Ours*. C'était une petite maison blanche à deux étages, avec une grande véranda, bâtie sur un des bords du ruisseau qui descend de la Blumslip. Une seule route conduisait vers le monde et plusieurs heures de voiture nous séparaient de la première station de chemin de fer. Les organisateurs de la Conférence avaient voulu ainsi éviter le danger des « fuites » qui s'étaient produites à Zimmerwald, grâce auxquelles tant nos ennemis que les gouvernements des divers pays avaient pu être tenus informés de ce qui se passait au cours des débats..

### L'installation

Les affinités électives qui s'étaient déjà manifestées en prenant les places dans les chars à bancs, prirent une forme plus évidente à l'arrivée à destination. La tâche de [Fritz Platten](#), qui faisait fonction de majordome et devait distribuer les chambres en contentant tout le monde, n'était pas des plus faciles.

La « gauche » réussit plus vite que les autres à former son bloc. Lénine et [Zinoviev](#) s'installèrent dans le numéro 22, [Radek](#) et [Froehlich](#) dans une autre chambre ensemble ; tandis que la camarade Pétroff (Inès Armand) prit la chambre contiguë à celle de Lénine. Martov cohabitait avec [Lapinski](#).

Cette première soirée de samedi nous vécûmes un peu comme des passagers sur un bateau, qui n'ont pas encore fait connaissance. Grimm prit quelques dispositions pour l'ouverture de la conférence le lendemain. Et, de bonne heure, gagnés peut-être par le grand calme des glaciers environnants, nous nous endormîmes.

### Les débats

La salle à manger de l'Hôtel de l'Ours se trouvait le lendemain transformée en salle de séances. Les tables formaient un rectangle allongé dont l'un des côtés, celui en face du président Grimm, était tout entier occupé par la délégation italienne ; c'était une belle table de pontifes avec une riche variation de barbes.

À gauche de Grimm, les secrétaires : [la Balabanova](#) et [Nobs](#). Lénine et son état-major : Zinoviev, Radek, Inès Armand, [Guilbeaux](#), avaient pris le coin de l'extrême-gauche. De l'autre côté : de [Hoffmann](#) à Axelrod, s'étendait toute la variation allant de l'internationalisme aux s-r.

Il y avait dans l'air quelque chose de solennel, mais aussi quelque peu de gêne. La « reprise de contact » entre Français et Allemands, à laquelle on attachait tant d'importance, n'allait pas sans difficulté. Il y avait tout d'abord une certaine méfiance entre les délégués de ces deux pays, plus prononcée toutefois du côté des Français. Ces hommes qui, en théorie, étaient des internationalistes, étaient plus ou moins pénétrés du poison chauviniste que depuis le commencement de la guerre leur bourgeoisie avait si savamment injecté. Le défaut d'une langue commune était l'autre grand obstacle.

### Les délégués russes

Une promenade de courte durée tout de suite après les repas, pour donner le temps de transformer la salle, et les débats reprenaient leur cours, pendant lesquels l'occasion de voir les révolutionnaires russes entre eux s'offrait à nous pour la première fois.

Lénine, de son coin, un livre à la main et presque toujours debout, semblait être une vedette qui observe. Il prenait rarement la parole. Il laissait généralement Zinoviev faire l'exposition de principes, comme un homme qui est sûr de son lieutenant.

Malgré qu'il eût le nez fourré dans un livre, il suivait attentivement, et lorsque Zinoviev faisait quelque affirmation importante, il relevait les yeux du livre comme pour la souligner et sans doute aussi pour se rendre compte de l'effet qu'elle produisait : « Changer la guerre impérialiste en guerre civile », voilà la parole que lançait la gauche. Les jeunes lieutenants de Lénine s'en faisaient les champions avec chaleur et passion.

### **Coup d'œil sur la Conférence**

Lorsqu'ils parlaient, ils avaient devant eux la table des Italiens ; plus loin, à droite, Martov, Axelrod et Nathanson. Les Italiens, coiffés de l'auréole glorieuse de l'opposition à la guerre, semblaient jouer le rôle d'arbitres assis à cette table au milieu de la salle.

Il y avait certainement un peu d'étonnement et aussi quelque peu de scepticisme pour ces vieux social-démocrates et parlementaires dont la majorité avait déjà adopté, après l'opposition théorique à la guerre, la formule « ni favoriser, ni saboter la guerre », d'entendre ce nouveau langage venant de la bouche des représentants de la gauche qui semblaient des hommes bien jeunes et inexpérimentés.

Cette impression d'excessive jeunesse augmentait quand se levait Froehlich pour parler. Ce petit jeune homme aux yeux et aux cheveux noirs, à qui on aurait difficilement donné vingt ans, parlait avec un feu et une conviction peu habituels aux Allemands.

Quand le tour de Radek venait, commençait le mauvais quart d'heure de Grimm. Le ton plaisant et le sourire éternel de Radek disparaissaient, alors pour faire place à un air doctoral et sentencieux. Sa critique serrée des déviations du centre et de son diplomate le plus autorisé, Grimm, obligeait celui-ci à avaler sans protester les reproches de son jeune antagoniste.

Les Allemands, très avisés entre eux, se prenaient souvent de bec. Il y avait même plus de divergences, et c'était naturel, entre les diverses fractions nationales qu'entre fractions de même tendance de pays divers.

### **Lénine et Martov**

Mais toutes les prises de bec à l'intérieur des divers groupes nationaux n'équivalaient certainement pas celles qui mettaient aux prises les diverses fractions russes entre elles. Les deux grands antagonistes étaient Martov et Lénine. Il faut avouer que nous comprenions mal la passionalité extrême de cette aversion, nous qui les estimions tous les deux.

Les différences tactiques et principielles entre eux nous échappaient alors un peu, d'autant plus qu'à Kienthal les grands orages prenaient surtout naissance pour des causes qui semblaient insignifiantes, mais qui par la suite prenaient une ampleur extraordinaire.

Je me souviens d'un cas typique : la discussion s'engagea une fois au sujet d'une demande extraordinaire de retrait d'argent qu'aurait faite Lénine sur un certain fonds révolutionnaire déposé chez la camarade [Clara Zetkin](#), pour les besoins de son parti, alors que, selon les mencheviks, aucune somme ne pouvait être retirée sans le consentement mutuel des deux partis prolétariens russes. C'est

Martov qui accusait Lénine, qui pendant tous les débats conservait une attitude extraordinairement calme, plutôt d'observateur, mais qui, chaque fois que Martov se levait pour parler, prenait immédiatement la parole et la gardait certainement plus longtemps que son antagoniste.

### **La supériorité de Lénine**

Il se révélait alors un tout autre homme ; à le voir si tranquille lire des livres de philosophie grecque, tout en écoutant les débats, on avait l'impression d'avoir affaire à un studieux, à un professeur. Mais quand, provoqué par une intervention de Martov, il se levait pour le contredire, on sentait que c'était un autre homme. Le penseur qui, un moment avant, semblait tout replié en lui-même sur ses pensées, se lançait contre l'adversaire, le jarret et le bras fendus ; il était alors plein de chaleur et de véhémence, il arguait, il apostrophait et de sa bouche sortait tantôt railleurs, tantôt indignés, les mots qui clouaient l'adversaire.

Quand, après toutes les interventions, le combat prenait fin, faute de combattants, le cours normal des débats était repris.

### **Comment finit la conférence**

Comme cela arrive souvent pour des événements importants, la reprise des relations entre Français et Allemands eut lieu d'une façon inattendue et originale. Un jour que Hoffmann, la camarade Schubert et moi, nous nous promenions sur un sentier de la montagne, nous nous trouvâmes face à face avec Brizon. Il cueillait des edelweiss et en avait plein les mains. Hoffmann, qui avait déjà, en plusieurs occasions, fait des avances amicales aux Français, répéta, cette fois-ci, les quelques mots de français qu'il savait. Brizon sourit, puis, suivant une heureuse inspiration, il fit un pas en avant et offrit le bouquet à la camarade Schubert, en me priant de lui traduire que cette offre devait sceller l'amitié cordiale entre le prolétariat français et allemand. On se serra la main et, dès ce moment, la gêne qui n'avait cessé de régner entre Français et Allemands disparut.

À certaines heures du jour la montagne offrait un aspect insolite. Sur sa surface déserte on voyait par-ci par-là sur les sentiers vagabonder des solitaires en proie la méditation. Ailleurs des groupes de deux ou trois délégués grimpaient avec ardeur vers quelque hauteur. Sur la grande route, la Balabanova, que le milieu romantique devait sans doute rendre sentimentale, insistait en vain auprès de [Katlérovitz](#) pour qu'il lui chantât des chansons populaires serbes, tandis que Grimm s'acharnait après de la camarade Robmann pour qu'elle abandonnât la gauche et allât vers le centre...

### **Vers un compromis**

La semaine de Kienthal approchait vers sa fin. La commission des résolutions était arrivée avec grand-peine à se mettre d'accord. La gauche, malgré ses séances de nuit, pendant lesquelles la stratégie pour le lendemain était savamment concertée par Lénine et son état-major, n'avait pu arriver à faire triompher son point de vue. Ici aussi il fallait se contenter d'un compromis.

Brizon, à qui les thèses semblaient trop radicales, avait menacé par deux fois de quitter Kienthal. Il avait d'ailleurs une fois mis à l'exécution sa menace, mais après avoir fait quelques kilomètres de route à pied, il était revenu. On attendait donc avec impatience le discours qu'il devait faire au nom des Français, car il semblait qu'après ses hésitations il se fût rallié au point de vue de la majorité.

Par une de ces anomalies de l'histoire Brizon avait reçu la mission d'être le chef de l'opposition à la guerre au Parlement français. Ses interventions à la Chambre contre l'impérialisme français n'avaient, certes, rien de semblable à l'opposition que faisait [Liebknecht](#) au Reichstag, mais dans cette veulerie générale de consentement qui existait en France, ses actes prenaient une grande importance.

Une comparaison entre Brizon et Liebknecht montrait immédiatement la grande différence entre ces deux hommes : Brizon était le produit d'un milieu petit-bourgeois français. Il était beau parleur, sa bouche citait à profusion des phrases classiques de Corneille et de Racine, ses discours politiques étaient inspirés sur le modèle de la phraséologie jauréssiste. C'était un bon enfant très poli, très comme il faut, mais sans un fort caractère et, certainement, sans volonté révolutionnaire.

Aussi, quand, ce matin-là, il prit la parole, un silence d'église régnait dans la salle. Brizon donna tout de suite une forme littéraire à son discours. Ce qu'il dit d'abord trouva l'assentiment de l'audience et l'on pouvait espérer que tout irait bien jusqu'à la fin, quand tout à coup on l'entendit affirmer que pour les Français il ne pouvait être question d'une action pour la paix que lorsque plus aucune botte de cuirassier allemand ne foulerait le sol français. Ce fut alors un vrai pandémonium ! Un des premiers à s'élanter contre l'orateur fut [Serrati](#), qui voulait se livrer sur lui à des voies de fait. Des invectives pleuvaient de tous les côtés, cependant que Lénine, interrompant sa lecture, s'était levé et s'approchant de nous, l'index pointé vers Brizon : « *Voilà bien vos Français !* », voulant sans doute dire qu'ils se différencient peu entre eux.

### **Un pas en avant sur Zimmerwald**

Les efforts qu'avait faits la Conférence pour renouer les fils des relations internationales du prolétariat et de réveiller la conscience de la classe ouvrière, amenèrent au moment du vote des résolutions des déclarations de presque tous les délégués. Qui les trouvait trop modérées, qui pas assez, qui les voulait avec réserve, qui avec des doutes.

Le [Manifeste de Zimmerwald](#) avait timidement affirmé que la lutte pour la paix durable doit s'effectuer en même temps que la lutte pour « la réalisation du socialisme » ; le [Manifeste de Kienthal](#) avait pu faire un pas en avant et dire plus clairement qu'il « *s'agissait de conquérir le pouvoir* ».

C'est ainsi, à petit pas, que la vérité se fraye le chemin !

La veille de notre départ des paysans suisses vinrent nous donner un concert avec leur Zither. Ils nous chantaient des chansons mélancoliques alors que tout en nous respirait la confiance et le besoin de lutte, et que nous sentions, pleins d'espairs, que ce nouveau pas était un nouveau jalon planté sur la route de l'émancipation finale.